L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°58



Vingt neuvième année – second semestre 2025-2026

La solidarité Atelier animé par Anne Marie et Alain.
Avec Anne, Annie, Denise, Jean, Jean Marie, Liliane, Maud, Michel, Sylvie. Et en invité, Julien, octeur en philosophie, co-fondateur et salarié de l'association *Une pierre à l'édifice*, il met la philosophie au service des rapports sociaux, sur la demande de différents organismes et institutions.

Séance 1 : Le tour de table permet de confirmer ou de faire émerger des questions qu'il nous appartiendra de résoudre au fil des trois séances : la solidarité : fait ou exigence ? Inconditionnelle ? Universelle, mais avec qui : les humains ? Les vivants ? Sélective et dépendant des circonstances et des destinataires ? Quelles relations la notion entretient-elle avec celles de communauté ? De fraternité ? De charité ? A-t-elle toujours un sens positif ? Peut-elle constituer un délit ? Des sources se profilent : Durkheim, Rosanvallon, les sociologues Pinçon-Charlot...

Déjà la distinction de Serge Paugam : *solidarité mécanique* entre humains peu différenciés (?) des peuples premiers et *solidarité organique* - reposant sur l'interdépendance des fonctions, d'où découle la nécessité de coopérer, dans les sociétés modernes – soulève des objections : les adjectifs sont-ils pertinents, ne doivent-ils pas être permutés (Rosanvallon)? D'autre part, même si les différentes compétences contraignent, de fait, les hommes à coopérer, est-il si sûr que chacun, pour autant ait « *le sentiment de son utilité* » ? Les inégalités sociales, les revenus répartis selon une certaine hiérarchie et non selon l'utilité compromettent ce sentiment.

Des textes qui suivent, il ressort que deux grands courants se partagent la tradition philosophique : Bienveillance fondamentale d'abord - pas seulement par intérêt, mais par penchant naturel chez les *vivants politiques* que nous sommes- aide mutuelle spontanée : telle est la thèse d'Aristote (*La politique,* I,V). Elle n'est possible qu'à l'échelle de la Cité, *les gens de même race et de même nation,* précise-t-il. Une question nous arrête un moment : qu'en est-il chez lui de l'esclave ? Aristote, métèque à Athènes, est membre d'une société où l'esclavage semble indépassable : « *Quand les outils marcheront tout seuls, il n'y aura plus besoin d'esclave » (La politique I,2)* . Il a le mérite de s'interroger : certes, l'esclave est « *un outil animé* », mais c'est aussi un être dont un homme libre peut être l'ami (*Ethique à Nicomaque VIII 11*), car alors, l'appartenance commune à l'humanité l'emporte sur la condition sociale.. Et n'oublions pas que, sur son lit de mort, Aristote a affranchi ses esclaves.

Le Stoïcien Epictète, lui-même esclave torturé par un maître cruel, ne borne pas la sociabilité humaine au cercle étroit de la Cité : chacun d'entre nous est « *citoyen du monde* ». Comme tel, il ne doit pas se penser plus indépendant du tout - l'humanité et, plus largement, le Cosmos – que le pied ou la main ne le sont du corps : surgit ici la métaphore de la société comme totalité organisée, où chacun est utile au tout et réciproquement, évoquée en début de séance par référence à La Fontaine (*Les membres et l'estomac) ;* L'analyse rousseauïste prolonge celle d'Aristote lorsqu'elle met l'accent sur la pitié, sentiment naturel primant sur l'égoïsme. Sinon le genre humain n'existerait plus, conclut-il, anticipant l'insociable sociabilité.

Pourtant, l'"humanité n'atteint pas d'emblée l'universel, la compassion ne se manifeste pas d'abord, hors du groupe d'appartenance. La solidarité est culturellement conditionnée. Un philosophe issu de Sparte (oxymore?) nous parlerait-il de bienveillance pour le genre humain ? Wadji Mouawad affirme que, prisonnier des valeurs d'une communauté religieuse (solidarité mécanique?) s'il était resté au Liban, il aurait pu approuver les massacre de Sabra et Chatila de septembre 1982. Toutefois, l'évocation de la parabole du bon Samaritain (Luc 10, 29-37) nous redonne de l'espoir : certes, tout étranger peut paraître inquiétant, mais certains hommes manifestent à d'autres qui sont en détresse, sans les connaître et sur fond d'hostilité des groupes auxquels ils appartiennent, une bienveillance spontanée, désintéressée.

Changement de registre avec Hobbes : dans l'état (fictif) de nature, ou bien en l'absence de lois, chacun est l'ennemi de chacun. Constamment habités par la crainte de la mort violente, dans un monde de rapports de force, les hommes mènent une existence misérable. L'excès de cette misère les incite à fonder la société civile. Limiter la liberté au profit de la sécurité leur permet de ne pas s'entretuer et même de vivre en bonne intelligence, de voir fleurir la sociabilité. Mais en faisant allégeance à un seul, chargé de garantir leur sécurité, les hommes courent le risque que celui-ci , s'il le juge avantageux, n'utilise sa force contre leur faiblesse. Alors on revient au misérable état de nature et au chacun pour soi.

Séance 2 : Avec Rousseau et Kant se dégage la notion quasi-dialectique d'insociable sociabilité qui permet de

comprendre comment l'humain est travaillé par ces deux tendances. A l'époque du siècle des Lumières, elles ne peuvent que s'équilibrer dans le sens positif et permettre, par l'entraide et l'intérêt à coopérer, un meilleur contrat social où sécurité et liberté sont compatibles, grâce aux lois que nous nous donnons, valables pour tous sans exception, y compris les gouvernants. La liberté naturelle de faire n'importe quoi, dangereuse, voire mortelle pour tous, est justement limitée en vue du bien commun.
Marx et Engels prolongent à leur façon cette dialectique où l'insociabilité (concurrence impitoyable du capitalisme et lutte des classes) va nécessairement se résoudre, par la solidarité ouvrière (sociabilité) puis la révolution prolétarienne, en une société sans classes et sans Etat. (Rien à voir avec les libertariens d'extrême droite prônant une concurrence débridée sans Etat pouvant la limiter.)

Le triple progrès de l'éducation, de la moralité et de l'égalitarisation des conditions par la démocratie n'est pas partagé par tous. Nietzsche refuse la compassion pour les inférieurs. Pas de solidarité universelle pour l'aristocratie saine (non de sang mais d'excellence) qui se doit de les exploiter comme esclaves pour mieux « s'élever vers l'existence supérieure », au nom du principe vital de la nature qui exclut les plus faibles, « assimilés », mangés par les dominants. ll y a des morales d'esclaves et des morales de maîtres. Celles-ci se situent par delà le bien et le mal et pour elles on n'a de devoirs qu'envers ses égaux. (Cette volonté vers la puissance n'est qu'en partie comparable au conatus de Spinoza, qualifié par N. d'"anachorète malade", car il n'est qu'un élan vital « plébéien » et non aristocratique.).
Schopenhauer est moins excessif. Si la société empêche les meilleurs de se réaliser, il prône simplement la solitude pour pouvoir redonner de la liberté à son propre soi. Mais il oublie qu'il s'est construit intellectuellement par l'éducation, d'abord parentale, puis sociale. Que dirait-il aujourd'hui de voir que la démocratisation de l'éducation dans notre société de consommation, est fragilisée par l'invasion des écrans, et que le développement du langage, indispensable à la possibilité de persévérer dans notre être, est remis en cause dès le plus jeune âge, par des jeunes parents captés par leurs portables, et ne se parlant plus, ni à leurs bambins ! Cette pseudo sociabilité numérique ne risque-t-elle pas d'aggraver notre insociabilité primitive ? D'autant que la sociabilité par le travail est elle aussi dégradée par les avancées technologiques.

Séance 3 : Le socialisme version stalinienne n'a pas arrangé les choses selon Claude Lefort, car ici la solidarité est réduite à l'unité formatée du peuple Un, où la société civile et l'association entre individus sont bannies. Toute personne déviante à la pensée unique est assimilée à l'Autre, le traître, l'étranger, l'ennemi, et éliminée, au mieux exclue. Ce qu'on retrouve dans le totalitarisme en général, mais aussi dans de nombreux groupes humains, y compris parfois dans des organisations humanitaires non gouvernementales, nous dit Anne qui a fait plusieurs missions en tant que médecin sur l'Ocean Viking de SOS Méditerranée.

Pour Bergson, le passage de l'amour des proches, naturel, instinctif ne peut se dépasser vers le respect de l'humanité que par un décentrage de ce cercle familial, un bond non naturel mais culturel grâce à la religion et à la raison.
Ce que pense aussi Kropotkine, tout en y voyant déjà la trace dans l'évolution darwinienne, qui ne peut se réduire à la seule lutte pour la vie. Il y a aussi une dimension d'entraide ayant permis aux animaux sociaux d'évoluer différemment, hors prédation et conflit obligatoires. Toujours cette ambivalence de la nature humaine entre sociabilité et insociabilité, différente selon les individus, et modifiable par l'acquis culturel. Si notre environnement est libéral, la concurrence prime sur l'entraide, et la solidarité, quand elle est pensable, ne peut l'être que de façon verticale, par une redistribution minimale et seulement financière, budgetisée pour un ou deux ans, sans tenir compte des autres besoins.
Une solidarité qui devrait pour cette raison s'étendre au vivant en général, selon Jacques Deschamps. Avec l'idée d'appartenance et d'interdépendance comme chez les Amérindiens.
Nous n'avons pas le temps de regarder de près le M*anifeste de l'économie solidaire*, qui donne beaucoup d'exemples concrets de solidarité et d'entraide actuelles.

Nous reste pour conclure le *Manifeste du convivialisme,* reprenant de nombreux points discutés ensemble, et privilégiant la solidarité et l'entraide, sans oublier la diversité des personnes et la concurrence possible, mais plutôt dans l'émulation que dans le conflit. Cinq principes donc : de communes naturalité, humanité, socialité, mais aussi de légitime individuation et d'opposition créatrice.
Si ce donné de solidarité, de sociabilité, de fraternité et d'entraide est aussi inscrit dans notre nature, tout comme l'insociabilité conflictuelle, et que tout est question de proportion variable, liée à l'éducation, la culture, l'acquis, rien n'est peut-être perdu même si l'époque actuelle semble plus pencher de l'autre bord. Tout un combat éducatif à continuer et à mener.

Atelier sur les IA animé par Jacqueline et Erik
Avec Annick, Dominique, Françoise, Iren, Jacky, Martine, Sylvain, Yvette.

Séance 1 : "Mieux comprendre l'intelligence artificielle générative"

Le titre choisi pour cette séance en indique clairement l'objectif. Il s'agit de se faire l'idée la plus claire possible de l'intelligence artificielle, son histoire, son fonctionnement et ses capacités réelles afin d'en mieux saisir les spécificités et de mieux en comprendre « l'effet waouh » selon la formule de Philippe Buschini dans L'IA expliquée simplement. C'est, en effet, cette capacité à produire du texte – à être générative – qui justifie le sentiment qu'un saut qualitatif a été franchi dans le domaine du numérique. Celle-ci, de fait, engendre l'illusion indépassable d'une machine avec laquelle dialoguer comme avec un de nos semblables, et donc d'une intelligence dotée de conscience et de sentiment, source de l'anthropomorphisme que nous développons à son égard.

Si certains participants reconnaissent ce caractère bluffant de l'IA, d'autres le refusent et arguent de ses bugs, et mésusages pour ne se laisser point abuser. Toujours est-il qu'il est très difficile d'échapper à la fascination qu'elle suscite lorsqu'on la teste en lui soumettant des questions ou des tâches plus complexes à accomplir. Peut-être d'ailleurs que refuser les majuscules pour la nommer, et utiliser le pluriel plutôt que le singulier pour la désigner nous garderaient un peu de cet anthropomorphisme qui nous dérange.

Les explications de Philppe Buschini nous sont d'un réel profit. Ainsi, nous comprenons que les intelligences artificielles génératives ne sont que des dispositifs de conversion de nombres en mots dont la surpuissance tient à la taille de la mémoire en œuvre et à la vitesse de traitement des données, lesquelles sont incommensurables avec celles de notre esprit. Cela crée l'illusion d'une machine qui pense et comprend non seulement ce qu'on lui dit ou écrit mais aussi ses propres réponses « ce qu'elle fait véritablement, ce n'est pas inventer […] c'est calculer la suite de mots la plus probable à partir de ce qui lui a été donné, en s'appuyant sur des milliers de textes ».

Si cette première approche des intelligences artificielles génératives nous permet de mieux en saisir le caractère radicalement nouveau, elle nous autorise aussi à la réinscrire dans la continuité historique des inventions humaines. En effet, de même que l'on peut y lire un avatar de l'externalisation des facultés humaines, entamée jadis avec l'invention de l'écriture puis de l'imprimerie, poursuivie par celle de l'informatique puis du numérique, on peut aussi la replacer dans le sillage de l'invention des technologies à usage général (General Purpose Technology) c'est à dire « une technologie qui n'a pas d'usage précis mais est une technologie générique, ou polyvalente ; l'électricité ou la machine à vapeur sont des technologies de ce type, qui peuvent avoir un grand nombre d'usages, à tel point qu'elles ont été au cœur des révolutions industrielles. » selon l'analyse de François Lévin dans L'intelligence artificielle au défi de ses critiques philosophiques. Et de toutes ces techniques nous savons fort bien qu'elles ont toujours suscité autant de craintes que d'espoirs.

Séance 2 : "Intelligence artificielle, intelligence humaine"

Cette seconde séance repart des acquis de la séance précédente en les interrogeant. L'idée de « technologie à usage général » est donc réexaminée par la reprise d'un texte de la première séance « [Les IA] sont des technologies à usage général (general purpose technology - GPT) ». En effet, mettre en relation l'IA et la machine à vapeur ou la fée électricité rend sensible son statut de révolution industrielle mais masque ce que son caractère d'« intelligence » lui confère de spécifique. Les remarques qui fusent montrent bien que la saisir sous la figure d'une révolution industrielle de plus conduit naturellement à banaliser les risques que nous entrevoyons en évoquant des discours assez semblables et des craintes formulées déjà lors de l'émergence de la vapeur ou de l'électricité. Après tout, il se pourrait que cette technologie nouvelle ne fasse peur que parce qu'elle est nouvelle.

Les textes qui suivent nous conduisent à réfléchir sur ce nom d'intelligence attribué aux nouvelles technologies. En effet, par le choix de ce terme, non seulement l'on établit une relation explicite avec les facultés cognitives propres à l'homme mais l'on induit que la machine pourrait parvenir à dépasser, voire dominer celui-ci, c'est à dire devenir plus intelligente que l'homme et le soumettre. Or, parler d'intelligence pour la machine revient, ainsi que l'écrit Thibaut Prévost, à ne retenir de l'intelligence humaine que « les opérations de calcul » et « la pensée rationnelle et la maîtrise individuelle des sciences dures », et à prendre pour prototype de l'humain « l'*homo economicus*, un être omniscient et parfaitement rationnel », ce qui n'est

qu'une fiction visant à modéliser le comportement du consommateur afin de prévoir l'évolution du marché. Pourtant, ainsi que le montre notamment Damasio dans Spinoza avait raison, s'il y a intelligence humaine, il est impossible de l'expliquer en faisant abstraction des émotions que ce vivant qu'est l'homme éprouve, et donc de sa condition.

David Bates relève d'ailleurs qu'il s'agit plutôt d'une métaphore, née dans les années 1950. Inventée pour comprendre le fonctionnement de l'esprit de l'homme, « l'intelligence artificielle est [d'abord] envisagée comme une simulation de l'intelligence humaine ». Et la relation s'est renversée « l'intelligence humaine est elle-même pensée en référence à ce que nous appelons aujourd'hui « intelligence artificielle ». Par cette double métaphore, nous passons à côté de l'une et de l'autre. Et nous percevons maintenant qu'il se pourrait fort bien que ce soit notre propre intelligence qu'il nous faille examiner afin de mieux comprendre ce que n'est pas l'intelligence artificielle.

Dans la lignée de Leroi-Gourhan, Bernard Stiegler, et les théoriciens de la *Technologie Anthropologiquement Constituante*, proposent une interprétation de l'évolution de l'espèce humaine en expliquant l'histoire des techniques par l'évolution du cerveau humain et l'évolution du cerveau humain par celle des outils « Loin d'être *simplement* déterminée par l'évolution du cortex, l'évolution des silex taillés détermine en retour le processus de corticalisation ». En d'autres termes, la plasticité cérébrale est telle que les outils et techniques dont dispose un homme dans un environnement donné déterminent ses facultés cognitives. Nous devons garder à l'esprit ces analyses pour examiner cette question que nous ne cessons de rencontrer : dans quelle mesure l'IA met-elle en danger nos facultés cognitives ?

S'il apparaît difficile de nier qu'elles le puissent, ne serait-ce que parce que comme le fait remarquer David Bates « L'un des problèmes majeurs est la façon dont le capitalisme s'est emparé des infrastructures numériques », cela ne doit pas nous dispenser de nous demander avec Manuel Cerveza-Marzal s'il peut en exister un bon usage.

Séance 3 : "Du bon usage des automates numériques"

Cette troisième séance a été l'occasion d'un échange riche et animé sur ce qu'il convient de faire de cette technique dont nous ne saurions arrêter l'expansion. Pétris d'inquiétude mais conscients des possibles sociaux, scientifiques ou médicaux, culturels ou pédagogiques etc, qu'elle ouvre, nous nous sommes pris à rêver du bon usage qui pourrait en être fait.

INFORMATIONS

Les dates de la 30e saison à venir avant le 30e anniversaire de l'Atelier dee philosophie :
De 18h à 20h les vendredis 2 octobre AG et choix des sujets de l'année, 6 novembre, 4 décembre 2026, puis 8 janvier avec AG bilan annuelle, 5 mars, 2 avril et 21 mai 2027.

Le 11 octobre, Anne-Marie et Annie proposent 60 minutes avec Montaigne A 16h à la Bibli d'Hérouville.

Le site de l'Atelier de philosophie (en tapant : Atelier de philosophie SITE 123) **propose le calendrier annuel, la présentation générale de l'atelier et tous les journaux numérisés parus depuis trente ans.**

A noter : **Le n°14 paru en 2004, lisible sur le site, se terminait par deux articles concernant le 4e colloque national sur les nouvelles pratiques philosophiques au CRDP de Caen. L'un était une présentation de l'Atelier, l'autre une réaction aux propos entendus alors.**
Une annexe a été ajoutée au n°14 sur le site pour actualiser ce numéro suite à des échanges avec Tiphaine, une animatrice SEVE d'ateliers pour enfants à visée philosophique. Il est suivi d'une présentation de cette association.